

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION :

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.

Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - Six mois, - \$1.50

A NOS COLLABORATEURS

Depuis sa fondation, l'"Album Universel" n'a pas manqué d'actifs et précieux collaborateurs.

Toujours dévoués, ces fervents amis de l'art ont mis à notre service le généreux concours de leurs talents.

Plus on reçoit, plus on veut avoir. Nos bienveillants auxiliaires ne devront donc pas s'étonner si nous venons aujourd'hui solliciter d'eux plus ample collaboration.

Le présent appel s'adresse particulièrement aux jeunes qui consacrent leurs loisirs au culte des lettres. Que ces laborieux nous communiquent leurs essais, et nous tiendrons à honneur d'insérer dans nos colonnes les compositions dignes d'être publiées.

Cependant, nous serons assez sévère dans l'appréciation des travaux qui nous seront soumis, afin de stimuler le bon goût de nos littérateurs.

Inutile de dire que les vieux écrivains, qui sont l'orgueil des lettres canadiennes, seront encore chez eux, à l'"Album Universel". Leur collaboration nous honorerait autant qu'elle intéresserait nos lecteurs.

Avant été l'un des plus ardents pionniers de la littérature française au Canada, notre journal aura sans cesse à cœur de continuer son œuvre patriotique.

Bien que, depuis quelque temps, nous ayons considérablement élargi le cadre des matières qui nous occupent, nous avons tenu et nous tiendrons à maintenir l'"Album Universel" au niveau des meilleures publications littéraires.

Dans la culture du beau, telle que nous la pratiquons, nous avons aussi besoin du concours des photographes-artistes, qui, d'ailleurs, nous ont accordé jusqu'ici leur entier dévouement.

Grâce au zèle de ces collaborateurs, l'"Album Universel" s'enrichit de magnifiques illustrations, qui vont porter au loin la fierté de nos monuments nationaux.

Sur l'alle de la publicité, la renommée de notre cher pays franchit ainsi les distances et se joint au concert des nations qui comptent sous le soleil.

Nous voulons que, de plus en plus, les productions de l'"Album Universel" exhalent des parfums du terroir canadien, contribuant par là même à affirmer la vigueur intellectuelle de notre race.

Que nos amis-artistes nous adressent donc les meilleures illustrations de leur répertoire, et nous en ferons bénéficier la multitude de nos lecteurs.

Comme dans le passé, nous nous ferons toujours un devoir d'indiquer au public les noms de ceux qui nous auront gratifiés de leur collaboration.

ÉTUDES NOTRE LANGUE

Sur les instances d'une multitude de nos lecteurs, nous avons cru devoir discontinuer l'enseignement de l'Esperanto, afin d'inaugurer un coin réservé à l'étude de la langue française, notre langue chère à tous.

Hélas ! il nous faut l'avouer, le français est trop négligé parmi nous.

Menacée de toutes parts, notre langue subit des assauts de plus en plus violents, et c'est pour la protéger, autant que nous le pourrions, contre l'envahissement des langues étrangères, que nous commençons aujourd'hui une série de courtes leçons sur le français.

Nous nous attaquerons surtout aux anglicismes, qui tendent à substituer leur poison subtil à la sève primitive de notre "beau parler".

Conservons pur de tout alliage l'idiome limpide qui nous a été légué par nos ancêtres.

En ces jours de fièvre, où certaines classes du peuple canadien diffèrent sur le choix d'un chiffon, qui symbolise nos aspirations nationales ainsi

que notre glorieux passé, rallions-nous tous autour de notre langue comme autour d'un drapeau.

Que notre langage soit toujours l'écho fidèle de celui qui fut jadis apporté au Canada par la civilisation française.

Loïn de nous l'idée de ne pas suivre la marche du progrès et de ne pas vouloir adapter notre langue aux besoins des temps présents. Mais dans cette perpétuelle ascension vers le Mieux, que notre idiome s'assimile les éléments nouveaux qui tombent dans son domaine, tout en restant lui-même.

En un mot, allons de l'avant avec notre siècle, mais conservons vivace sur les bords du Saint-Laurent le "doux parler de France".

Les leçons d'Esperanto que nous avons publiées ont permis à nos lecteurs de se renseigner suffisamment sur la nature de cette langue, née d'hier.

Quant à ceux qui voudraient cultiver davantage ce champ d'étude, ils n'auront qu'à se procurer une grammaire et un dictionnaire consacrés au nouvel idiome.

ENTRE-NOUS

Quand on vieillit, — ce qui nous arrive à tous chaque jour, — et qu'on examine l'emploi de notre passé, on constate avec douleur combien on a été souvent coupable, sans le savoir.

C'est ainsi que je me suis souvenu, l'autre jour, en lisant "La Presse", que moi aussi au temps de ma prime jeunesse, j'ai joué bien des fois à la toupie, au moine, comme disent les écoliers canadiens, pendant les rares heures de loisir que me laissait la confection de mes devoirs et de mes penchants.

Et, ce faisant, je croyais dans la naïve candeur de mon âme innocente, n'offenser ni Dieu, ni les lois humaines.

Il est vrai que cela se passait en France, dans ce pays sans foi ni loi, que l'on s'efforce de faire passer à l'étranger pour dégénéré, dissolu et criminel, justement, peut-être, parce que, malgré tout, c'est encore le plus honnête et le plus moral qui soit au monde.

Eh bien, je viens de constater que jouer au moine est un délit, à Montréal, une offense qui rend son auteur passible d'une amende qu'il lui faut payer, sous peine d'aller passer un certain nombre de jours et de nuits sur la paille humide des cachots.

Du moins, c'est ce que m'apprend "La Presse", qui rapporte que deux ou trois gamins ont été condamnés à une piastre d'amende ou à huit jours de prison, et je ne vois pas que ce journal ait un intérêt quelconque à me tromper.

♦♦ Au reste, il est évident que certaines gens, les Anglais, par exemple, ont de singulières idées sur les gens, même les plus innocents.

J'ai fait longtemps partie d'un club, dont les directeurs étaient tous anglo-saxons et protestants, et où il était strictement défendu de jouer au billard, sous le prétexte probable que le bruit produit par les billes en se rencontrant, pouvait troubler le Père Éternel dans sa quiétude dominicale.

On voulut même, un jour, nous interdire le jeu de dominos, mais nous nous insurgâmes et nous fîmes assez éloquentes pour prouver à nos persécuteurs que ce jeu était d'une innocence telle que, pendant tout le Moyen-Âge, il était permis dans les couvents et les communautés religieuses, et que, lorsqu'un joueur gagnait la partie en posant le premier son dernier domino, il poussait une exclamation de joie en bénissant le Seigneur : "Benedicamus Domino !" d'où vint, par abréviation, le nom du jeu.

Notre science, puisée dans un bouquin quelconque, les plongea dans un océan de pensées marécageuses, et nous continuâmes à jouer aux dominos.

Dans une maison de pension anglaise, où je connus pendant six mois les souffrances de la faim, il était défendu de jouer aux échecs, et jamais je ne pus découvrir la raison de cette mesure draconienne, jusqu'au jour où j'appris que mon marchand de soupe et de sommeil avait reçu sur la tête, vingt ans auparavant, un coup de matraque que lui avait appliqué un naturel mal élevé d'une île perdue dans l'Océanie, et que le résultat de ce contact avait été une perturbation profonde dans les facultés cérébrales du matraqué.

Ce n'est pas, du reste, un fait isolé, une exception, car j'ai su depuis que la même règle existait

dans beaucoup de maisons du même genre et que, le dimanche, la consigne était de ronfler ou de s'ennuyer au point d'avoir des idées de suicide.

Ce que je n'ai jamais pu m'expliquer, par exemple, c'est que certains pensionnaires, qui n'avaient pas quitté leur chambre de toute l'après-midi, arrivaient le soir à table les yeux brillants, les joues très enluminées, la bouche pâteuse et portant, en un mot, sur toute leur personne, les signes d'un tête-à-tête prolongé avec J. de Kuyper et Son, Hennessy, Martel ou autres auteurs bien connus qui figurent toujours avec honneur dans les bibliothèques des hommes sobres et bien pensant.

Mais, pourquoi me serais-je cassé la tête à vouloir comprendre ce mystère, puisque cela ne me regardait pas ?

♦♦ Et cependant, le jeu le plus dangereux de tous bat son plein partout, je veux parler du jeu de bourse, et, pour preuve, je n'en veux que les dialogues que vous entendez tous les jours :

— X est ruiné.

— Comment ça ?

— Spéculation.

Chose, dont vous avez vu le splendide mariage, cherche une pauvre petite place qui puisse lui donner du pain.

— Il a donc perdu sa fortune ?

— Oui. Spéculation.

Partout, dans les clubs, dans les soirées, dans les parties de euchre, dans les bureaux, on parle des cours de la Bourse. Aujourd'hui, c'est une valeur incertaine qui monte sans raison connue ; la veille, c'est une entreprise solide qui a vu ses actions baisser tout à coup, sans qu'on puisse assigner de cause à cette dégringolade.

On raconte, avec une envieuse admiration, qu'un tel ou un tel a gagné en deux mois trente, quarante, cinquante mille piastres sur une valeur quelconque, sans se donner aucun mal, sans fatigue physique ni effort intellectuel, et ces propos troublants mettent l'imagination en travail et les têtes à l'envers.

À quoi bon s'échiner à travailler, à se priver, à économiser, quand on peut faire comme un tel, et s'enrichir dans l'espace de quelques lunes. Le travail, les privations, l'économie, vertus d'imbéciles, de pauvres gueux, bonnes tout au plus pour les besogneux qui peinent de leurs mains ou de leur cerveau.

Et, pensant toujours à ce un tel, dont la fortune subite le hante jour et nuit, voilà qu'un triste matin, un brave homme prend les quelques centaines de piastres qu'il a amassées de peine et de misère, et s'en va au bureau d'un courtier acheter du "Power", du "Steel", du "Coal", du "Street", n'importe-quoi, dépose la somme qu'on lui demande et... attend.

Il attend la hausse et voici que, par bonheur pour lui, la hausse se produit ; il peut vendre avec un petit bénéfice, mais, il trouve que ce n'est pas assez. Il attend, il attend si bien, qu'à un moment donné sa marge est absorbée et ses économies disparaissent sans laisser la moindre trace. D'autres fois, le pauvre diable n'a pas même d'espérances passagères, il est "lavé" tout de suite.

Car, enfin, il faut bien comprendre une chose, c'est que si un tel fait un gros bénéfice, il faut prendre l'argent que part, et ce quelque part se trouve dans les dépôts des petits spéculateurs, des petits joueurs qui n'ont pas les reins assez solides pour faire face à une fluctuation du marché et augmenter leurs dépôts.

C'est donc toujours la même histoire, ce sont les gros qui mangent les petits.

Mais, à côté des vrais courtiers, en qui on peut avoir confiance, puisqu'ils doivent payer une forte somme, pour avoir un siège à la Bourse, c'est-à-dire pour exercer officiellement leur métier, se trouvent de louches cabinets d'affaires, de basses officines de change, des "bucket-shop", qui n'offrent aucune garantie et qui ne sont trop souvent que de véritables coupe-gorge financiers, où l'on s'applique à mettre la spéculation à la portée de tous, en tentant les petites bourses par le chiffre minime des dépôts exigés des clients.

Ces officines constituent un danger des plus sérieux et, bien que la loi en défende l'existence au Canada, il n'en est pas moins prouvé qu'elles y sont très nombreuses.

C'est là que se rendent les ouvriers, après avoir reçu leur paie, les cultivateurs qui ont vendu leurs provisions au marché, et qu'ils risquent leur argent à un jeu que connaît leur adversaire, le sol-disant courtier, qui le conduit à sa guise.